

LA
PRINCESSE D'ÉLIDE

COMÉDIE-BALLET EN CINQ ACTES. — 1664.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

L'AURORE.
LYCISCAS, valet de chiens.
TROIS VALETS DE CHIENS, chantants.
VALETS DE CHIENS, dansants.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

IPHITAS, prince d'Élide, père de la princesse.
LA PRINCESSE D'ÉLIDE.
EURYALE, prince d'Ithaque.
ARISTOMÈNE, prince de Messène.
THEOCLE, prince de Pyle.
AGLANTE, cousine de la princesse.
CYNTHIE, cousine de la princesse.
ARBATE, gouverneur du prince d'Ithaque.
PHILIS, suivante de la princesse.
MORON, plaisant de la princesse.
LYCAS, suivant d'Iphitas.

PERSONNAGES DES INTERMÈDES.

PREMIER INTERMÈDE.

MORON.
CHASSEURS, dansants.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

PHILIS.
MORON.
UN SATYRE, chantant.
SATYRES, dansants.

TROISIÈME INTERMÈDE.

PHILIS.
TIRCIS, berger chantant.
MORON.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

LA PRINCESSE.
PHILIS.
CLIMÈNE.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

BERGERS et BERGERES, chantants.
BERGERS et BERGERES, dansants.

La scène est en Élide.

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE

L'AURORE, LYCISCAS, ET PLUSIEURS AUTRES VALETS DE CHIENS (endormis et couchés sur l'herbe).

L'AURORE chante.

Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer;
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer :
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.

Soupirez librement pour un amant fidèle,
Et bravez ceux qui pourraient vous blâmer.
Un cœur tendre est aimable, et le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer :
Dans le temps où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.

SCÈNE II.

LYCISCAS, ET PLUSIEURS VALETS DE CHIENS (endormis); TROIS VALETS DE CHIENS (chantants, réveillés par le récit de l'Aurore).

TOUS TROIS ENSEMBLE chantent.

Holà ! holà ! Debout, debout, debout.

Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Holà ho ! debout, vite debout.

PREMIER.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

DEUXIÈME.

L'air sur les fleurs en perles se résout.

TROISIÈME.

Les rossignols commencent leur musique,
Et leurs petits concerts retentissent partout.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, debout, vite debout.

(A Lyciscas endormi.)
Qu'est-ce ci, Lyciscas ? Quoi ! tu ronfles encore,
Toi qui promettais tant de devancer l'aurore !
Allons, debout, vite debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Debout, vite, debout ; dépêchons, ho ! debout.

LYCISCAS (s'éveillant). Par la morbleu ! vous êtes de grands brailleurs, vous autres, et vous avez la gueule ouverte de bon matin.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ne vois-tu pas le jour qui se répand partout ?
Allons, debout ; Lyciscas, debout.

LYCISCAS. Eh ! laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS. Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Point, point, debout, vite debout.

LYCISCAS. Eh ! je vous prie.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS. Un moment.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS. De grâce.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS. Hé ?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS. Je...

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS. J'aurai fait incontinent.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non, debout ; Lyciscas, debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Vite debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS. Eh bien ! laissez-moi, je vais me lever. Vous êtes d'étranges gens de me tourmenter comme cela ! Vous srez cause que je ne me porterai pas bien de toute la journée : car, voyez-vous, le sommeil est

nécessaire à l'homme, et, lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive que... on n'est...

(Il se rendort.)

PREMIER.

Lyciscas.

DEUXIÈME.

Lyciscas.

TROISIÈME.

Lyciscas.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Lyciscas.

LYCISCAS. Diable soient les brailleurs ! Je voudrais que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout, debout.
Vite debout, dépêchons, debout.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS. Encore !

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS. Le diable vous emporte !

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS (en se levant). Quoi ! toujours ! A-t-on jamais vu une pareille fureur de chanter ? Par la sambleu ! j'enrage. Puisque me voilà éveillé, il faut que j'éveille les autres, et que je les tourmente comme on m'a fait. Allons, ho ! messieurs, debout, debout, vite ; c'est trop dormir. Je vais faire un bruit du diable partout. (Il crie de toutes ses forces.) Debout, debout, debout. Allons, vite, ho, ho, ho, debout, debout. Pour la



Vite debout, dépêchons, debout.



Debout, debout, debout.

chasse ordonnée il faut préparer tout. Debout, debout, Lyciscas, debout. Ho, ho, ho, ho !
(Plusieurs cors et trompes de chasse se font entendre ; les valets de chiens que Lyciscas a réveillés dansent une entrée.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

EURYALE, ARBATE.

ARBATE. Ce silence rêveur dont la sombre habitude
Vous fait à tous moments chercher la solitude,

LYCISCAS. Ho, ho ! La peste soit des gens avec leurs chiens de hurlements ! Je me donne au diable si je ne vous assomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je...

Ces longs soupirs que laisse échapper votre cœur,
Et ces fixes regards si chargés de langueur,
Disent beaucoup sans doute à des gens de mon âge;
Et je pense, seigneur, entendre ce langage:
Mais, sans votre congé, de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.
EURYALE. Explique, explique, Arbate, avec toute licence,
Ces soupirs, ces regards et ce morne silence.
Je te permets ici de dire que l'amour
M'a rangé sous ses lois, et me brave à son tour:
Et je consens encor que tu me fasses honte
Des faiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dompte.
ARBATE. Moi, vous blâmer, seigneur, des tendres mouvements
Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments!
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon âme
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme;
Et, bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils,
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage
De la beauté d'une âme est un clair témoignage;
Et qu'il est malaisé que, sans être amoureux,
Un jeune prince soit et grand et généreux.
C'est une qualité que j'aime en un monarque:
La tendresse du cœur est une grande marque
Que d'un prince à votre âge on peut tout présumer
Des qu'on voit que son âme est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,
Traîne dans un esprit cent vertus après elle:
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.
Devant mes yeux, seigneur, a passé votre enfance,
Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance;
Mes regards observaient en vous des qualités
Où je reconnaissais le sang dont vous sortez;
J'y découvrais un fond d'esprit et de lumière:
Je vous trouvais bien fait, l'air grand et l'âme fière;
Votre cœur, votre adresse, éclataient chaque jour:
Mais je m'inquiétais de ne point voir d'amour;
Et, puisque les langueurs d'une plaie invincible
Nous montrent que votre âme à ses traits est sensible,
Je triomphe, et mon cœur, d'allégresse rempli,
Vous regarde à présent comme un prince accompli.
EURYALE. Si de l'amour un temps j'ai bravé la puissance,
Hélas! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance:
Et, sachant dans quels maux mon cœur s'est abîmé,
Toi-même tu voudrais qu'il n'eût jamais aimé.
Car enfin, vois le sort où mon astre me guide:
J'aime, j'aime ardemment la princesse d'Elide;
Et tu sais que l'orgueil, sous des traits si charmants,
Arme contre l'amour ses jeunes sentiments,
Et comment elle fuit en cette illustre fête
Cette foule d'amants qui briguent sa conquête.
Ah! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Aussitôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
Où le ciel en naissant a destiné nos âmes!
A mon retour d'Argos je passai dans ces lieux,
Et ce passage offrit la princesse à mes yeux;
Je vis tous les appas dont elle est revêtue,
Mais de l'œil dont on voit une belle statue:
Leur brillante jeunesse, observée à loisir,
Ne porta dans mon âme aucun secret désir;
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,
Sans m'en être en deux ans rappelé nulle image.
Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
Le célèbre mépris qu'elle fait de l'amour;
On publie en tous lieux que son âme hautaine
Garde pour l'hyménée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'aime rien que la chasse, et de toute la Grèce
Fait soupçonner en vain l'héroïque jeunesse.
Admire nos esprits et la fatalité!
Ce que n'avaient point fait sa vue et sa beauté,
Le bruit de ses fiertés en mon âme fit naître
Un transport inconnu dont je ne fus point maître:
Ce dédain si fameux eut des charmes secrets
A me faire avec soin rappeler tous ses traits;
Et mon esprit, jetant de nouveaux yeux sur elle,
M'en refit une image et si noble et si belle,
Me peignit tant de gloire et de telles douceurs
A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
Que mon cœur, aux brillants d'une telle victoire,
Vit de sa liberté s'évanouir la gloire;
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,

Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner,
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance,
J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence;
Et je couvre un effet de mes vœux enflammés
Du désir de paraître à ces jeux renommés
Où l'illustre Iphitas, pere de la princesse,
Assemble la plupart des princes de la Grèce.
ARBATE. Mais à quoi bon, seigneur, les soins que vous prenez,
Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez?
Vous aimez, dites-vous, cette illustre princesse,
Et venez à ses yeux signaler votre adresse;
Et nuls empressements, paroles ni soupirs,
Ne l'ont instruite encor de vos brûlants desirs!
Pour moi, je n'entends rien à cette politique
Qui ne vent point souffrir que votre cœur s'explique;
Et je ne sais quel fruit peut prétendre un amour
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.
EURYALE. Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
Qu'attirer les dédains de cette âme hautaine,
Et me jeter au rang de ces princes soumis
Que le titre d'amants lui peint en ennemis?
Tu vois les souverains de Messène et de Pyle
Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus
En appuyer en vain les respects assidus:
Ce rebut de leurs soins sous un triste silence
Retient de mon amour toute la violence;
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.
ARBATE. Et c'est dans ce mépris et dans cette humeur fière
Que votre âme à ses yeux doit voir plus de lumière,
Puisque le sort vous donne à conquérir un cœur
Que défend seulement une simple froideur,
Et qui n'oppose point à l'ardeur qui vous presse
De quelque attachement l'invincible tendresse.
Un cœur préoccupé résiste puissamment:
Mais, quand une âme est libre, on la force aisément;
Et toute la fierté de son indifférence
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
Faites de votre flamme un éclat glorieux;
Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enlevez l'espérance,
Pent-être, pour toucher ses sévères appas,
Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas;
Et, si de ses fiertés l'impérieux caprice
Ne vous fait éprouver un destin plus propice,
Au moins est-ce un bonheur, en ces extrémités,
Que de voir avec soi ses rivaux rebutés.
EURYALE. J'aime à te voir presser cet aveu de ma flamme;
Combattant mes raisons tu chatouilles mon âme;
Et par ce que j'ai dit je voulais pressentir
Si de ce que j'ai fait tu pourrais m'applaudir,
Car enfin, puisqu'il faut t'en faire confiance,
On doit à la princesse expliquer mon silence;
Et peut-être au moment où je t'en parle ici,
Le secret de mon cœur, Arbate, est éclairci.
Cette chasse où, pour fuir la foule qui l'adore,
Tu sais qu'elle est allée au lever de l'aurore,
Est le temps que Moron, pour déclarer mon feu,
A pris.
ARBATE. Moron, seigneur!
EURYALE. Ce choix t'étonne un peu.
Par son titre de fou tu erois le bien connaître:
Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paraître,
Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,
Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui.
La princesse se plaît à ses bouffonneries:
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
Et peut, dans cet accès, dire et persuader.
Ce que d'autres que lui n'oseraient hasarder.
Je le vois propre enfin à ce que j'en souhaite:
Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, dans mes Etats ayant reçu le jour,
Contre tous mes rivaux, a prier mon amour.
Quelque argent mis en main pour soutenir ce zèle...

SCÈNE II.

EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON (derrière le théâtre). Au secours! Sauvez-moi de la bête cruelle!
EURYALE. Je pense ouïr sa voix.
MORON (derrière le théâtre). A moi, de grâce, à moi!
EURYALE. C'est lui-même. Où court-il avec un tel effroi?
MORON (entrant sans voir personne).
Où pourrai-je éviter ce sanglier redoutable?
Grands dieux! préservez-moi de sa dent effroyable!
Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens et deux veaux des plus gras.
(Rencontrant Euryale, que dans sa frayeur il prend pour le sanglier qu'il évite.)
Ah! lui je suis mort.
EURYALE. Qu'as-tu?
MORON. Je vous croyais la bête
Dont à me diffamer j'ai vu la gueule prête.
Seigneur: et je ne puis revenir de ma peur.
EURYALE. Qu'est-ce?
MORON. Oh! que la princesse est d'une étrange humeur,
Et qu'à suivre la chasse et ses extravagances
Il nous faut essayer de sottises complaisances!
Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs
De se voir exposés à mille et mille peurs?
Encore si c'était qu'on ne fût qu'à la chasse
Des lièvres, des lapins, et des jeunes daims; passe:
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous
Mais d'aller attaquer de ces bêtes vilaines
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir.
C'est un sot passe-temps que je ne puis souffrir.
EURYALE. Dis-nous donc ce que c'est.
MORON. Le pénible exercice
Où de notre princesse a volé le caprice!
J'en aurais bien juré qu'elle aurait fait le tour;
Et, la course des chars se faisant en ce jour,
Il fallait affecter ce contre-temps de chasse
Pour mépriser ces jeux avec meilleure grâce,
Et faire voir... Mais chut. Achevons mon récit,
Et reprenons le fil de ce que j'avais dit.
EURYALE. Tu parlais d'exercice pénible.
MORON. Ah! oui. Succombant donc à ce travail horrible,
Car en chasseur fameux j'étais enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étais découché,
Je me suis écarté de tous en galant homme;
Et, trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
J'essayais ma posture, et, m'ajustant bientôt,
Prenais déjà mon ton pour ronfler comme il faut,
Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la vue,
Et j'ai, d'un vieux buisson de la forêt touffue,
Vu sortir un sanglier d'une énorme grandeur
Pour....
EURYALE. Qu'est-ce?
MORON. Ce n'est rien. N'ayez point de frayeur.
Mais laissez-moi passer entre vous deux, pour cause,
Je serai mieux en main pour vous conter la chose.
J'ai donc vu ce sanglier qui, par nos gens chassés,
Avait, d'un air affreux, tout son poil hérissé;
Ses deux yeux flamboyants ne lançaient que menace,
Et sa gueule faisait une laide grimace,
Qui, parmi de l'écume, à qui l'osait presser,
Montrait de certains crocs... je vous laisse à penser.
A ce terrible aspect j'ai ramassé mes armes,
Mais le faux animal, sans en prendre d'alarmes,
Est venu droit à moi, qui ne lui disais mot.
ARBATE. Et tu l'as de pied ferme attendu?
MORON. Quelque sot...
J'ai jeté tout par terre et couru comme quatre.
ARBATE. Fuir devant un sanglier ayant de quoi l'abattre!
Ce trait, Moron, n'est pas généreux.
MORON. J'y consens;
Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens.
ARBATE. Mais par quelques exploits si l'on ne s'éternise...
MORON. Je suis votre valet, j'aime mieux que l'on dise:
« C'est ici qu'en fuyant sans se faire prier
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier »

Que si l'on y disait: « Voilà l'illustre place
Où le brave Moron, d'une héroïque audace
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort,
Par un coup de ses dents vit terminer son sort. »
EURYALE. Fort bien.
MORON. Oui, j'aime mieux, n'en déplaise à la gloire,
Vivre au monde deux jours que mille ans dans l'histoire.
EURYALE. En effet, ton trépas facherait tes amis.
Mais si de ta frayeur ton esprit est remis,
Puis-je te demander si du feu qui me brûle...?
MORON. Il ne faut pas, seigneur, que je vous dissimule;
Je n'ai rien fait encore, et n'ai point rencontré
De temps pour lui parler qui fût selon mon gré.
L'office de bouffon a des prérogatives;
Mais souvent on rabat nos libres tentatives.
Le discours de vos feux est un peu délicat,
Et c'est chez la princesse une affaire d'Etat.
Vous savez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une philosophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'amour de déité de rien.
Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,
Il me faut manier la chose avec adresse:
Car on doit regarder comme l'on parle aux grands;
Et vous êtes parfois d'assez faucheuses gens.
Laissez-moi doucement conduire cette frame,
Je me sens la pour vous un zèle tout de flamme;
Vous êtes né mon prince, et quelques autres noués
Pourraient contribuer au bien que je vous veux:
Ma mère dans son temps passait pour assez belle,
Et naturellement n'était pas fort cruelle;
Fait votre père alors, ce prince généreux
Sur la galanterie était fort dangereux;
Et je sais qu'Elphéor, qu'on appelait mon père
A cause qu'il était le mari de ma mère,
Contait pour grand honneur aux pasteurs d'aujourd'hui
Que le prince autrefois était venu chez lui;
Et que, durant ce temps, il avait l'avantage
De se voir saluer de tous ceux du village.
Baste! Quoi qu'il en soit, je veux par mes travaux...
Mais voici la princesse et deux de vos rivaux.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, EURYALE, PHILIS, ARBATE, MORON.

ARISTOMÈNE. Reprochez-vous, madame, à nos justes alarmes
Ce péril dont tous deux avons sauvé vos charmes?
J'aurais pensé, pour moi, qu'abaître sous nos coups
Ce sanglier qui portait sa fureur jusqu'à vous
Était une aventure, ignorant votre chasse,
Dont à vos bons destins nous dussions rendre grâce;
Mais à cette froideur je connais clairement
Que je dois conserver un autre sentiment,
Et quereller du sort la fatale puissance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offense.
THÉOCLE. Pour moi, je tiens, madame, à sensible bonheur
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis consentir, malgré votre murmure,
A quereller le sort d'une telle aventure.
D'un objet odieux je sais que tout déplaît;
Mais, dût votre courroux être plus grand qu'il n'est,
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.
LA PRINCESSE. Et pensez-vous, seigneur, puisqu'il me faut parler,
Qu'il eût eu, ce péril, de quoi tant m'ébranler?
Que l'arc et que le dard, pour moi si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes?
Et que je fasse enfin mes plus fréquents emplois
De parcourir nos monts, nos plaines et nos bois,
Pour n'oser, en chassant, concevoir l'espérance
De suffire moi seule à ma propre défense?
Certes, avec le temps j'aurais bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité,
S'il fallait que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête!
Du moins, si pour prétendre à de sensibles coups
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire,

Et me faites tous deux cette grâce de croire, Seigneurs, que, quel que fût le sanglier d'aujourd'hui, J'en ai mis bas, sans vous, de plus méchants que lui.

THÉOCLE. Mais, madame...
LA PRINCESSE. Eh bien! soit. Je vois que votre envie Est de persuader que je vous dois la vie; J'y consens. Oui, sans vous c'était fait de mes jours. Je rends de tout mon cœur grâce à ce grand secours, Et je vais de ce pas au prince, pour lui dire Les bontés que pour moi votre amour vous inspire.

SCÈNE IV.

EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON. Eh! a-t-on jamais vu de plus farouche esprit!
De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit.
Oh! comme volontiers j'aurais d'un beau salaire Récompensé tantôt qui m'en eût su défaire!
ARBATE (à Euryale). Je vous vois tout pensif, seigneur, de ses dédains; Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos desseins.
Son heure doit venir, et c'est à vous, possible, Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.
MORON. Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux; Et je...
EURYALE. Non. Ce n'est plus, Moron, ce que je veux; Garde-toi de rien dire, et me laisse un peu faire: J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire. Je vois trop que son cœur s'obstine à dédaigner Tous ces profonds respects qui pensent la gagner; Et le dieu qui m'engage à soupérer pour elle M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle. Oui, c'est lui d'où me vient ce soudain mouvement; Et j'en attends de lui l'heureux événement.
ARBATE. Peut-on savoir, seigneur, par où votre espérance?...
EURYALE. Tu le vas voir. Allons; et garde le silence.

PREMIER INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORON.

Jusqu'au revoir. Pour moi, je reste ici, et j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le savez, je vous apprends que j'aime.
Phillis est l'objet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache;
Et je devins son amant,
La voyant traire une vache.
Ses doigts, tout pleins de lait, et plus blancs mille fois,
Pressaient le bout du pis d'une grâce admirable.
Ouf! cette idée est capable
De me réduire aux abois.

Ah! Phillis, Phillis, Phillis!

SCÈNE II.

MORON, UN ÉCHO.

L'ÉCHO. Phillis.
MORON. Ah!
L'ÉCHO. Ah!
MORON. Hem!
L'ÉCHO. Hem!
MORON. Ah! ah!

L'ÉCHO. Ah!
MORON. Hi! hi!
L'ÉCHO. Hi!
MORON. Oh!
L'ÉCHO. Oh!
MORON. Oh!
L'ÉCHO. Oh!
MORON. Voilà un écho qui est bouffon!
L'ÉCHO. Oh!
MORON. Hon!
L'ÉCHO. Hon!
MORON. Ah!
L'ÉCHO. Ah!
MORON. Hu!
L'ÉCHO. Hu!
MORON. Voilà un écho qui est bouffon!

SCÈNE III.

MORON (apercevant un ours qui vient à lui).

Ah! monsieur l'ours! je suis votre serviteur de tout mon cœur. De grâce, épargnez-moi; je vous assure que je ne vaudrais rien du tout à manger; je n'ai que la peau et les os, et je vois de certaines gens lâ-bas qui seraient bien mieux votre affaire. Eh! eh! eh! monseigneur, tout doux, s'il vous plaît. (Il caresse l'ours, et tremble de frayeur.) La, la, la, la. Ah! monseigneur, que votre altesse est jolie et bien faite! Elle a tout à fait l'air galant et la taille la plus mignonne du monde. Ah! beau poil! belle tête! beaux yeux brillants et bien fendus! Ah! beau petit nez, belle petite bouche, petites quenottes jolies! Ah! belle gorge! belles petites menottes, petits ongles bien faits! (L'ours se lève sur ses pattes de derrière.) A l'aide! au secours! Je suis mort! Miséricorde! Pauvre Moron! Ah! mon Dieu! Eh! vite, à moi! je suis perdu! (Moron monte sur un arbre.)

SCÈNE IV.

MORON, CHASSEURS.

MORON (monté sur un arbre, aux chasseurs). Eh! messieurs, ayez pitié de moi. (Les chasseurs combattent l'ours.) Bon, messieurs! tuez-moi ce vilain animal-là. O ciel! daigne les assister! Bon! le voilà qui fuit. Le voilà qui s'arrête, et qui se jette sur eux. Bon! en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage, ferme, allons, mes amis! Bon! poussez fort! Encore! Ah! le voilà qui est à terre; c'en est fait, il est mort. Descendons maintenant pour lui donner cent coups. (Il descend de l'arbre.) Serviteur, messieurs; je vous rends grâce de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, et en triompher avec vous. (Il donne mille coups à l'ours qui est mort.)

ENTRÉE DE BALLET.

Les chasseurs dansent pour témoigner leur joie d'avoir remporté la victoire.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS.

LA PRINCESSE. Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux;
On n'y découvre rien qui n'enchanter les yeux,
Et de tous nos palais la savante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais,

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON

AGLANTE. Viens, approche, Moron, viens nous aider à défendre l'Amour contre les sentiments de la princesse.

LA PRINCESSE. Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur!
MORON. Ma foi, madame, je crois qu'après mon exemple il n'y a plus rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'Amour. J'ai bravé ses armes assez longtemps, et fait de mon drôle comme un autre: mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, et vous avez une traitresse (il montre Philis) qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Après cela, on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer; et, puisque j'ai bien passé par là, il peut bien en passer d'autres.
CYNTHIE. Quoi! Moron se mêle d'aimer!
MORON. Fort bien.
CYNTHIE. Et de vouloir être aimé!
MORON. Et pourquoi non? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela? Je pense que ce visage est assez passable, et que, pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédonz à personne.
CYNTHIE. Sans doute, on aurait tort...

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON, LYCAS.

LYCAS, Madame, le prince votre père vient vous trouver ici, et conduit avec lui les princes de Pyle et d'Ithaque, et celui de Messène.
LA PRINCESSE. O ciel! que prétend-il faire en me les amenant? Aurait-il résolu ma perte? et voudrait-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux?

SCÈNE IV.

IPHITAS, EURYALE, ARISTOMÈNE, THEOCLE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE (à Iphitas). Seigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles la déclaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, et dont je puis vous assurer également: l'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moi, et que vous ne sauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussitôt par une obéissance aveugle; l'autre, que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, et qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle. Me donner un mari et me donner la mort, c'est une même chose; mais votre volonté va la première, et mon obéissance m'est bien plus chère que ma vie. Après cela, parlez, seigneur; prononcez librement ce que vous voulez.

IPHITAS. Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes; et je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais père pour vouloir faire violence à tes sentiments et me servir tyranniquement de la puissance que le ciel me donne sur toi. Je souhaite, à la vérité, que ton cœur puisse aimer quelqu'un. Tous mes vœux seraient satisfaits si cela pouvait arriver; et je n'ai proposé les fêtes et les jeux que je fais célébrer ici qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grèce a d'illustre, et que parmi cette noble jeunesse tu puisses enfin rencontrer où arrêter tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au ciel, autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir cette grâce, fait encore ce matin un sacrifice à Vénus; et, si je sais bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle. Mais, quoi qu'il en soit, je veux en user avec toi en père qui chérit sa fille. Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, et je ne considérerai ni intérêt d'Etat ni avantages d'alliance; si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer: mais au moins sois complaisante aux civilités qu'on te rend, et ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur; traite ces princes avec l'estime que tu

Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.
AGLANTE. Je chéris comme vous ces retraites tranquilles Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes: De mille objets charmants ces lieux sont embellis; Et ce qui doit surprendre est qu'aux portes d'Elis La douce passion de fuir la multitude Rencontre une si belle et vaste solitude.
Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatants, Vos retraites ici me semblent hors de temps: Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique Que chaque prince a fait pour la fête publique. Ce spectacle pompeux que pour vous on se donne Devrait bien mériter l'honneur de vos regards.
LA PRINCESSE. Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence? Et que dois-je, après tout, à leur magnificence? Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir, Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir.
Mais, quelque espoir qui flâte un projet de la sorte, Je me tromperais fort si pas un d'eux l'emporte.
CYNTHIE. Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher Des innocents desseins qu'on a de le toucher? Et regarder les soins que pour vous on se donne Comme autant d'attentats contre votre personne? Je sais qu'en défendant le parti de l'amour On s'expose chez vous à faire mal sa cour: Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être S'oppose aux duretés que vous faites paraître; Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme Qu'un mérite éclatant allume dans une âme? Et serait-ce un bonheur de respirer le jour, Si d'entre les mortels on bannissait l'amour? Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre, Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre (1).

AGLANTE. Pour moi, je tiens que cette passion est la plus agréable à faire de la vie; qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement; et que tous les plaisirs sont fades s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRINCESSE. Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles, et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que faiblesse et qu'empotement, et dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe? J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects, sont des embûches qu'on tend à notre cœur, et qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples et les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance, je sens tout mon cœur qui s'émeut, et je ne puis souffrir qu'une âme qui fait profession d'un peu de fierté ne trouve pas une honte horrible à de telles faiblesses.

CYNTHIE. Eh! madame, il est de certaines faiblesses qui ne sont point honteuses, et qu'il est beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire. J'espère que vous changerez un jour de pensée; et, s'il plaît au ciel, nous verrons votre cœur avant qu'il soit peu...

LA PRINCESSE. Arrêtez, n'achevez pas ce souhait étrange: j'ai une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissements; et, si jamais j'étais capable d'y descendre, je serais personne, sans doute, à ne me le point pardonner.

AGLANTE. Prenez garde, madame: l'Amour sait se venger du mépris que l'on fait de lui; et peut-être...

LA PRINCESSE. Non, non; je brave tous ses traits; et le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère et qu'une excuse des faibles cœurs, qui le font invincible pour autoriser leur faiblesse.

CYNTHIE. Mais enfin toute la terre reconnaît sa puissance, et vous voyez que les dieux mêmes sont assujettis à son empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois, et que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

LA PRINCESSE. Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur. Les dieux ne sont point faits comme se les fait le vulgaire, et c'est leur manquer de respect que de leur attribuer les faiblesses des hommes.

(1) Le dessein de l'auteur était de traiter toute la comédie en vers; mais un commandement du roi, qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever le reste en prose, et de passer légèrement sur plusieurs scènes qu'il aurait étendues davantage s'il avait eu plus de loisir.